CAIRN.INFO
Chercher, repérer, avancer.

PSYCHANALYSE ET ANTIPSYCHIATRIE : FOLLES HISTOIRES

L'Harmattan | *Che vuoi ?*

2007/3 - HS02
pages 145 à 158

ISSN 0994-2424

Article disponible en ligne à l'adresse:

---

http://www.cairn.info/revue-che-vuoi-2007-3-page-145.htm

Pour citer cet article :

« Psychanalyse et antipsychiatrie : folles histoires »,
Che vuoi ?, 2007/3 HS02, p. 145-158.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

Psychanalyse et antipsychiatrie : folles histoires

*Que psychiatrie ait quelque lien avec les bouleversements sociaux ne saurait être démenti par l'Histoire. De Sade à Charenton et de Pinel s'inspirant des idéaux de la Révolution française pour libérer le fou de ses chaînes au mouvement antipsychiatrique de Basaglia en pleine explosion brigadiste, la psychiatrie semble, à chaque tournant, à chaque convulsion sociale, connaître quelques remarquables remaniements. Ce fut donc le cas dans les années Maspero.**

Rappelons le contexte des années 60. La guerre d'Algérie ne finissait pas de finir. Les insoumis, les porteurs de valise, les groupes Vérité Pour et Vérité-Liberté étaient traqués par la police, le siège de l'UEC représentait le pôle intellectuel le plus turbulent du quartier Latin et les opposants communistes, las du pacifisme du PC et de ses crispations politiques, se regroupaient autour de *Voies nouvelles,* de *Débat-Unir*, du *Communiste,* et surtout (en ce qui concerne notre propos) de *La Voie communiste* avec Spitzer, Blumenthal et Guattari[1]. Ainsi, c'est à l'intersection de la gauche communiste et du tiers-mondisme militant que se développent les groupes de Recherche institutionnelle s'inspirant des pratiques que Torrubia et Tosquelles mènent depuis la fin des années 40, bientôt rejoints par Oury et Guattari qui font de la clinique de La Borde la Mecque de tous ceux qui considèrent que la chimiothérapie, l'ergothérapie ne sont jamais que des palliatifs perpétuant sous une autre forme la camisole de force.

L'originalité de l'expérience de La Borde tient en ce que la psychanalyse entre en force dans le champ de la psychiatrie, non pas comme un vulgaire greffon, un pansement supplémentaire, une enclave de luxe dans un service hospitalier où le psychanalyste viendrait en vacataire écouter quelques patients et parler avec quelque médecins-chefs ou infirmiers,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

mais bien plus comme ce qui serait présent dans le tissu même de la pratique quotidienne. S'emparant de - et détournant — ce que Lacan énonce en termes de Sujet-Supposé-Savoir, l'équipe de La Borde va diluer dans l'espace institutionnel la fonction psychanalytique déplaçant les rôles, faisant voler en éclats la barrière rigide qui sépare (jusque dans les vêtements) les soignants des soignés et devient la figure de proue d'un mouvement qui, très vite, allait se structurer sous le nom de la FGERI (Fédération des groupes d'études et de recherches institutionnelles).

Dans le numéro 1 de la revue *Recherches* que la FGERI publie en janvier 1966, nous relevons : « La répétition c'est la mort. Se servir de Marx ou de Freud sur le mode de la répétition, c'est se livrer à une sorte d'encensement mortifère. La recherche est pour nous indissociable du champ concret de l'histoire et du développement au jour le jour des techniques et des institutions scientifiques. Comment pourrions-nous ne pas voir, en ce qui concerne la psychanalyse par exemple, et alors que la doctrine en est riche, la situation aberrante qui la transforme en une technique réservée aux rares privilégiés capables d'y faire face matériellement, tandis que des milliers et des milliers de malades mentaux sont parqués dans des asiles moyenâgeux ou placés dans des institutions à partir desquelles les psychiatres institutionnels auront à théoriser leur pratique psychothérapique. »

C'est très précisément à partir de ce « programme », lui-même fruit d'une réflexion sur le dépérissement bureaucratique de la société issue de la révolution d'Octobre qu'en France ce mouvement allait remettre en cause *les murs de l'asile* et le type de traitement qui y était appliqué : désormais la folie allait peu à peu représenter la forme suprême de l'aliénation (sociale) et les *fous* sont désignés comme les suicidés d'une société régie par le seul profit.

Thèses qui allaient venir entrer en résonance avec, d'une part, les travaux de Foucault en voie d'élaboration, et, d'autre part, avec une certaine lecture des thèses de Lacan sur l'aliénation du sujet divisé.

Les oeuvres de Frantz Fanon avaient, par ailleurs, montré la voie : un psychiatre, confronté à la psychose ou à ladite psychopathologie maghrébine, ne pouvait pas éluder la question du politique et de l'Histoire dès lors que le sujet pris dans les rets du colonialisme ou des formes

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

suprêmes de la barbarie étatique ou institutionnelle, se trouve être désubjectivé par l'oppression sociale. Dès lors, le psychiatre, tout en ne perdant pas la spécificité de sa pratique, se devait (tel était alors le mot d'ordre) de s'engager et rejoindre le front des révoltes.

Mai 68 devait éclater comme un coup de tonnerre dans un ciel chargé de lassitude mais aussi de combativité et de bouillonnement intellectuel intense : la Tricontinentale était à son zénith, le trotskisme se renouvelait, l'anarchie éclatait de tous ses feux, Rudi Dutschke à Berlin, Berkeley, le CVN (Comité Vietnam national) et les CVB (Comité Vietnam de base) formaient une mosaïque dans laquelle la FGERI, particulièrement impliquée, allait se trouver projetée au premier rang de l'actualité.

L'Odéon investi par dix personnes[2] vit Guattari accourir : c'est alors que commença à se tenir, avec la complicité de Jean-Jacques Lebel et quelques autres, le plus long happening psycho-tragi-comique de la décennie.

Les psychanalystes se répandirent dans les amphithéâtres de la Sorbonne, dispensant largement la bonne parole. Les analystes de l'École freudienne de Paris (l'École fondée par Jacques Lacan) retrouvèrent ou semblaient retrouver dans les slogans de Mai 68 la marque de Lacan.

Tous défilèrent (jusqu'à Ferdière qui vint parler d'Artaud dans un climat de violence et de fascination extrême) pour exposer leurs points de vue théoriques sur « les événements ». Pour la première fois, des psychanalystes (une minorité, certes, mais l'air du temps pouvait laisser penser le contraire) réalisèrent que l'histoire, le social, ce que Freud appelait la Culture, ne pouvaient continuer à être frappés de désaveu.

Et quelque chose effectivement bascula. Par le biais de l'événement et de ce qui s'y actualisait, l'Histoire jusqu'ici honnie, tenue en suspicion majeure par les psychanalystes, fit irruption dans leur mode de pensée. Le monde analytique se trouva divisé entre ceux qui ne virent dans Mai 68 que répétition[3] et ceux qui perçurent dans ce mouvement et les slogans qui en dessinaient la trame l'expression d'une crise institutionnelle profonde qui allait porter atteinte à une pensée, à des structures demeurées profondément archaïques.

Qu'il y eût échec apparent de ce qui peut apparaître aujourd'hui comme

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

outrance ou extravagance ne signe pas le non-impact de ce mouvement. Une atteinte profonde du tissu social, une modification dans la culture[4] s'était mise en place[5].

C'est entre *répétition* et *rupture dans la civilisation* que Mai 68 — date théorique fruit des prémisses de l'après-guerre et dont les effets se firent sentir avec plus ou moins de violence durant la décennie suivante — fit irruption, inaugurant une crise du sujet en ses représentations sociales.

Crise des représentations ? Une photo me reste de cette époque : un mercredi (de l'année 1973 ? 1974 ?) à l'heure du sacro-saint séminaire de Lacan, une immense manifestation de « Soutien aux boueux en grève » parcourt Paris. Une pancarte insolite : « Les P$ychanaly$tes[6] solidaires », cependant que deux psychanalystes hilares s'interrogent, soudain interloqués, sur ce vers de l'*Internationale* qu'ils sont en train de chanter : « Du passé faisons table rase »[7]...

(Plus sérieusement)... L'institution psychanalytique elle-même va se trouver ébranlée. Jusqu'à la très vénérable Société psychanalytique de Paris qui connaît ses tensions, ses exclusions, ses luttes de tendance dont le plus remarquable et qui marqua durablement cette institution fut représenté par le groupe Confrontations de René Major, dont le rôle « alternatif » contribua à déstabiliser cette vénérable institution... ainsi que l'EFP une décennie plus tard.

Mais c'est au sein de l'École freudienne de Paris que Mai 68 eut les plus grandes répercussions. Si Lacan à Vincennes dit aux étudiants déchaînés et médusés tout à la fois (avec ce que nous pouvons appeler aujourd'hui « beaucoup de bon sens », même si ces termes auraient pu alors le faire bondir) que c'est à un Maître qu'ils faisaient appel et qu'ils cherchaient à tâter de son bâton[8], c'est au sein de son École que ce prédicat devait se manifester avec le plus de vigueur.

En effet c'est dans l'association fondée par Lacan (après une double rupture avec l'Internationale psychanalytique), que les théories de la FGERI allaient trouver une application qui devait provoquer en son sein une des crises les plus profondes.

À propos de la Passe, procédure théorisée par Lacan, de reconnaissance

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

et d'habilitation d'un analyste, Lander, Poncin et Fiszlewicz, entourés d'un groupe d'analystes membres de la FGERI ou proches d'elle, appliquèrent à l'EFP leur propre questionnement pour contester violemment le mode de recrutement bureaucratique du jury d'agrément, ainsi que l'idée d'introduire un gradus là où ne devait être évaluée que la qualité d'analyste d'un candidat à la Passe. Malgré le nombre important de voix recueillies (107 voix sur 117 votants), compte tenu du scrutin dit « préférentiel », cette position fut repoussée. Elle ne devait pas moins influencer durablement l'École Freudienne de Paris et produire, d'une part, une scission (autour de Piera Aulagnier, François Perrier et Valabegra qui fondèrent le IV^{e} groupe) qui apparut alors comme une réaction antiautoritaire et, d'autre part, trois expériences éminemment différentes mais toutes issues de cet épisode de l'immédiat post-68.

La première de ces expériences fut représentée par la naissance du Laboratoire de psychanalyse qui provoqua de l'*étonnement,* de la rage, de l'incompréhension ou de l'enthousiasme dans le milieu analytique. À l'origine du Laboratoire de psychanalyse, trois analystes : Pierre Alien, Renaude Gosset et Anne-Lise Stern, et un texte intitulé *Duverture* : la psychanalyse y est dénoncée comme étant perdue dans la mesure où elle ne viserait que le renouveau de la médecine, de la philosophie et de la psychologie. Des questions importantes y sont développées telles que : Qu'est-ce que l'analyste ? Qu'est-ce que l'argent ? Quels sont les liens du savoir et du pouvoir ? L'argent est-il indispensable pour que ça fasse de l'analyse ? Jusqu'où l'analyse a-telle à assurer le confort matériel et moral de l'analyste ? L'analyse dans ses principes récuse un certain rapport au savoir, mais en pratique ne le reconstitue-t-elle pas identique à ce qu'il a toujours été ? Comment alors penser la formation et la transmission ?

Qu'une telle énonciation ne fût possible que dans le contexte de Mai 68 où on verra un grand nombre d'intellectuels s'établir ne saurait nous étonner. Ainsi le Laboratoire qui fonctionne de décembre 1970 à février 1972 répond à la pratique libérale de l'argent par des prix bas et surtout une redistribution entre les trois analystes de l'argent gagné par chacun.

Il y eut des analyses, il y eut des débats, il y eut la gestion du Laboratoire lui-même, il y eut des dérives, en particulier lorsque le Laboratoire fut assimilé à une communauté parmi d'autres et qu'il en perdit

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

sa spécificité.

Deux ans après son démarrage, ses protagonistes mettaient la clé sous la porte, les désirs de chacun ayant imposé une limite à leur idéalité.

« Ouvrir » le Laboratoire avec les réparations allemandes introduisit, par l'intermédiaire de cet argent, au réel des camps de concentration. De ce point de vue, le Laboratoire se voulut être d'abord un acte politique. Ce fut sans doute quelque chose de l'horreur des camps dont le Laboratoire tenta d'être le porte-parole. Au silence des camps il fallait répondre par un dire[9].

Un an après, à l'intérieur même de l'École freudienne de Paris, en 1973, apparut une revue, *L'Ordinaire du psychanalyste,* éditée par deux analystes qui avaient emprunté le pseudonyme de Sigismund (il s'agissait en fait de Francis Hofstein et de Radmilla Zygouris). Pour ces analystes, il s'agissait de lancer une revue qui pourrait représenter un lieu d'accueil pour des paroles qui, n'ayant pu se dire ou n'ayant pas reçu de réponse, ont été écrites. Pour Francis Hofstein « dans les mois qui suivirent Mai 68 des analystes se parlèrent comme des enfants... Il fallait que cette voix puisse continuer à se faire entendre », cependant que Radmilla Zygouris écrit : « *L'Ordinaire* n'est pas né d'une analyse ratée, de séances trop courtes, d'un défaut de reconnaissance ou d'un manque à parler, à écrire ou à théoriser. Il est né d'un terrorisme — ce qui explique qu'il se voulut terre d'accueil — venu nourrir, à son insu et aux nôtres, la blessure incicatrisable de la guerre. »

L'Ordinaire, qui publia des textes non signés de toute une génération d'analystes, acheva son parcours en 1978 avec la parution de son douzième numéro, lorsque ses deux fondateurs s'engagèrent dans la procédure de la Passe et furent nommés analystes de l'École... ce qui ne les empêcha pas, au cours de ladite dissolution de l'École freudienne de Paris, d'être parmi les opposants du passage à l'acte lacanien.

Parallèlement à *L'Ordinaire* se constitue, en septembre 1973, le Groupe Chili : cette fois, des psychanalystes vont s'intéresser à la violence pure qui apparaît non comme une mémoire de la Seconde Guerre mondiale, ou comme une manifestation des contradictions d'une démocratie libérale, mais sous sa forme totalitaire. Au-delà de la solidarité, surgit une réflexion au sein des psychanalystes français sur les conditions sociopolitiques de

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

l'exercice de la psychanalyse (la psychanalyse est-elle pensable dans un pays « dont le prince est un tyran » ?). À ces questions, le Groupe Chili donna une réponse collective et publique en signant une affiche (placardée sur les murs de Paris) qui attaquait violemment la dictature du général Pinochet.

Et enfin naquît en 1972, à l'initiative de Philippe Girard, psychanalyste et philosophe, assistant et ami de Claude Lefort, le Groupe Philippe Girard qui allait fonctionner comme un groupe de travail et se réunir deux fois par mois dans les locaux de l'École freudienne de Paris. Après trois années d'exposés sur les sociétés totalitaires, le groupe évoluera vers une réflexion clinique. Si Lacan accepte bien cette recherche, un certain nombre d'analystes de l'École manifestèrent une hostilité assez importante à l'endroit de ce groupe issu très directement d'ailleurs du Groupe Lander. Le Groupe Philippe Girard, renouant avec le Lacan d'avant-guerre (le surréaliste, l'auteur du texte *Sur la famille*), mais aussi avec celui qui dénonça les camps de concentration dans son texte fondateur de l'EFP, imprima aux analystes qui, peu ou prou, avaient à un moment ou à un autre de leur histoire eu des contacts avec le mouvement Socialisme ou Barbarie, ou le trotskisme, ou l'aide au FLN, ou le maoïsme, un style de conceptualisation situé à l'articulation du politique et de l'analytique.

Deux ans après la fin de *L'Ordinaire du psychanalyste,* en la dernière année de la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, Lacan décrète la dissolution[10] de l'École freudienne de Paris. L'épopée flamboyante qui avait débuté en 1963 se terminait par un référé, des assemblées générales au cours desquelles les insultes volaient bas... et enfin un émiettement, une déliaison mortelle qui transforma cette École en une série de groupes (de 5 à 100 membres chacun), coiffés pour la plupart d'entre eux de chefs qui ne cessent de bégayer l'histoire : celle qui met en scène des psychanalystes fort honorables au demeurant, mais qui s'imaginent que le fait de porter les insignes de le chefferie les autorise à porter le masque de Lacan.

Et pendant ce temps...

Le milieu de la psychiatrie était traversé de courants contradictoires plus ou moins radicalisés.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

Travaillés par les psychanalystes (en particulier des membres de l'École freudienne de Paris ou situés sur la marge de cette association), inspirés par Wilhelm Reich, Marcuse ou les expériences communautaires autrichiennes et allemandes, rattachés aux expériences italiennes de Basaglia ou anglaises de Laing et de Cooper, organisés par la Ligue communiste ou par des groupes en rupture avec la Fédération anarchiste (Marge), le plus souvent fortement opposés aux conceptions « raisonnables » du PCF ou de l'OCI (groupe lambertiste), allant souvent jusqu'à attaquer violemment l'expérience de La Borde, tout en se situant dans sa filiation, ces différents groupes qui militaient dans le milieu psychiatrique avaient un certain nombre de traits communs :

- la parole du psychotique, du fou, énonce la vérité du sujet ;
- la folie — la névrose, la psychose (souvent confondues dans les écrits de cette époque) — sont, à des degrés divers, le reflet ou le produit de l'aliénation capitaliste ;
- il ne suffit pas de faire le procès de la loi de 1838[11], il faut « détruire les murs de l'asile », il ne suffit pas pour humaniser l'hôpital psychiatrique de créer le secteur extrahospitalier, il s'agit de considérer en quoi celui-ci procède du quadrillage psychiatrique.

À partir de ces prémisses (et de quelques autres), différents groupes allaient coexister sans jamais, sinon à titre exceptionnel, tenter des expériences comme celles que purent mener Basaglia, Cooper ou Laing.

Une expérience pratique : Le Vouvray. À l'instant où le quartier des Halles connaît sa plus grande mutation, à l'heure où les derniers pavillons Baltard s'effondraient pour laisser place au fameux « trou » un certain nombre de psychiatres, dont Pierre Sabourin, Michel Armelino, Pierre Gay, Jean-Loup Poisson-Quinton, Brigitte Maugendre et Michèle Abbaye ouvraient un lieu de rencontre et de soins dit Le Vouvray. Lieu de psychothérapie, lieu d'accueil, lieu d'animation du quartier, cette expérience libertaire dura de 1972 à 1975 environ. Sa disparition coïncide avec la transformation même du paysage urbain et le dépérissement ou la fin des expériences marginales politiques.

Une revue: *Gardes fous,* fondée fin 1973 par des militants et des sympathisants de la LCR : de jeunes psychiatres, des internes, des psychanalystes, des sociologues, des historiens qui se posaient la question

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

de la folie.

L'éditorial du numéro 1 signale entre autres : « Il n'est pas d'institution psychiatrique isolée. Il existe une continuité logique, signifiante qui lie de plus en plus ouvertement l'école (et ses annexes : établissements destinés à l'enfance inadaptée), l'usine, la prison, la famille et la ville, au quadrillage psychocratique... Aussi ne s'agit-il plus de se contenter de lutter contre l'institution psychiatrique, mais de lier celle-ci à la lutte de classes et à la nature de l'État... Comme doit être enfin notre tâche d'interroger le désir dans sa circulation au sein de l'institution, au sein de toutes les institutions. Et l'interrogation que cette réalité nous pose, nous ne pouvons l'articuler qu'en nous souvenant que le stalinisme a mis hors la loi la psychanalyse, et que Léon Trotski et André Breton, par contre, l'intégrèrent dans leur projet de *Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant.* De cela aussi le bulletin *Gardes fous* parlera et convie ses lecteurs à en parler. »

Relevons que, d'emblée, cette revue va donner la parole au groupe bolognais Psychiatria democratica, au GIA (Groupe information asile) qui regroupe d'anciens internés psychiatriques, à une psychiatre, Françoise Cochard, qui dans son article souligne que « le secteur qui semble avoir été une solution réformiste à l'hôpital psychiatrique n'est jamais que la continuité de celui-ci sur le mode de l'îlotage ».

Très rapidement, *Gardes fous* va s'investir dans les journées du rassemblement national des infirmiers qui se tenaient parallèlement au congrès des psychiatres de langue française (Auxerre, septembre 1974) pour organiser un mouvement de contestation en marge des syndicats.

Le ton était désormais donné. Situé à l'intersection de différents groupes, *Gardes fous* allait, durant plus de quatre ans d'existence (et douze numéros parus), animer des luttes, en particulier dans les hôpitaux psychiatriques de province où le syndicalisme traditionnel était quasiment nul, comme à Rodez, Privas, Tours, Gourgas, clinique de l'Espélidou (des groupes Gardes fous « locaux » allaient être créés en marge des syndicats et souvent contre eux), organiser des rencontres entre psychiatres, psychanalystes, infirmiers, éducateurs, « soignés » et « anciens internés », prendre la défense d'infirmiers licenciés à Sotteville-lès-Rouen ou de psychologues brutalement mis à la porte d'un CMPP à Aubervilliers, donner la parole à des enfants (Frank, 10 ans) qui s'interrogent sur «

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

qu'est-ce que la psychanalyse ? »... revendiquant enfin sa position de « fouille-merde » en allant jusqu'à déclarer : « Nous n'avons jamais considéré que les vidangeurs de l'histoire devaient garder main blanche et haleine fraîche. »

À côté de cette démarche militante éditoriale, des rencontres et des manifestations de solidarité furent organisées avec des groupes allemands qui luttaient contre l'isolement sensoriel mis en place par des psychiatres tel que le docteur Cross, cependant que de nombreux articles (et un numéro spécial) dénoncent le comportement de psychiatres-tortionnaires en Argentine, en Espagne, en Italie, en Belgique, en Irlande, en Suisse, que *Gardes fous* situe dans la logique même de la démarche psychiatrique.

Très vite la notion même d'« arbitraire » dans l'internement psychiatrique va être remise en cause : tout internement est arbitraire, dès lors « laisser libre le fou » devait devenir un slogan qui, soutenu essentiellement par le GIA et plus ou moins contesté par les autres groupes, devait déclencher un débat de fond dans la revue.

Premier clivage important qui allait provoquer une coupure de plus en plus perceptible entre les tenants d'une marginalité et d'une liberté sans rivages, et ceux qui considéraient que le psychotique devait, à partir d'un certain moment, être protégé de son délire, de ses pulsions suicidaires ou destructrices. Mais dans tous les cas, tout traitement n'était concevable « que s'il devait préparer à la lutte, préparer le psychotique à prendre son destin en main », cependant que le GIA considérait que seule l'organisation des ex-internés devait permettre de briser le carcan de la surmédicamentation.

Un autre clivage allait au fil de ces années apparaître :

- d'une part entre les tenants du freudo-marxisme et ceux qui, quoique psychanalystes *et* freudiens/lacaniens étaient marxistes mais se refusaient à tout syncrétisme entre les deux corpus théoriques ;
- et d'autre part ce qui opposait cet ensemble-là au groupe Marge (ou aux membres les plus extrêmes de cette mouvance) pour qui « jouir sans entraves » était le seul slogan soutenable.

C'est ainsi qu'à mi-chemin de son parcours *Gardes fous* publie un Projet de charte des internés[12] d'une part, et d'autre part un programme de

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

travail en quatre points[13] qui allait inscrire désormais *Gardes fous* dans le paysage psychiatrique français, sur ses marges, certes, mais dans une visée d'action, d'agitation au sein des HP et des institutions psychiatriques ou psychanalytiques, et en liaison avec les magistrats de la revue *Actes,* les travailleurs sociaux de la revue *Champ social,* les historiens de la revue *Révoltes logiques.* Ces différentes articulations étant, en fait, la mise en pratique d'une théorie des institutions telles qu'elles apparaissaient de plus en plus clairement dans le champ du social : interpénétration des différents niveaux et nécessité de combattre toute lutte sectorielle. Dès lors, c'est contre la politique du PCF en matière de « psychiatrie différente pour le peuple de France » et de sa critique moralisante de la psychanalyse, que *Gardes fous,* le GIA et d'autres groupes allaient s'engager, cependant que la clinique de La Borde devenait la cible de ces différents groupes : en effet, la dilution des rôles au sein de cette clinique était réputée permettre au pouvoir médical de jouer pleinement (fût-ce au prix d'un retour au traitement par électrochocs); cependant que la psychothérapie institutionnelle prônée par la FGERI était désormais entendue comme un appareil de « re-socialisation », manipulé par le « psychiatre sympa » qui tend à « ...barrer la théorie et la remplacer par la clameur d'une non-théorie capable dans la même foulée de rendre compte de la subjectivité et du politique [c'est-à-dire] de proclamer être en possession d'un tout-savoir supérieur à tous les autres, d'un tout-savoir (pervers) usant de la parole de certains, pour prétendre posséder un savoir sur le désir des autres... Ramener ce qui se trame dans un établissement à des catégories telles que le réagencement du champ de l'Éros équivaut à passer sous silence le financement des numéros de *Recherches* par les contrats passés par le CERFI [une entreprise privée d'études et de recherches, lointain rejeton rentabilisé de la FGERI] avec des entreprises du secteur privé ou étatique. Ramener cela au champ d'Éros "pur", n'est-ce pas faire l'économie... [du] politique ? »

Cette inflexion de plus en plus gauchiste allait rapprocher *Gardes fous* de GIA et de Marge lors de la rédaction définitive de la Charte des internés[14].

D'autres publications comme *Cahiers pour la folie,* Marge, *Partisans* (cf. « Gardes fous arrêtez de vous serrer les coudes »), d'autres groupes ont milité... il reste que *Gardes fous* comme tribune, comme écho des

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

luttes en psychiatrie de ces années folles, comme document d'archives donne une image exemplaire de ce que fut l'antipsychiatrie française en ses différentes fractions : une idéologie vertueuse dont l'extrême radicalité permettait aux courants les plus réformistes de se nourrir de certaines de ses propositions (y compris celles contenues dans la Charte des internés) pour finir par occuper le terrain vermoulu de la psychiatrie asilaire.

1978, qui vit l'enlisement, la perte des illusions, l'effacement de l'extrême gauche, signe la fin de cette mouvance comme d'ailleurs de tous les autres groupes qui n'allaient plus survivre qu'à titre de reliquat dans la « géographie pathétique »[15] de la nostalgie postsoixante-huitarde. En-dehors des secteurs psychiatriques les plus rétrogrades où des luttes violentes et souvent vouées à l'échec pouvaient encore être pensables, le réformisme mou des années Giscard allait contribuer à rendre inopérant le maximalisme exacerbé de ce mouvement se réclamant de l'antipsychiatrie radicale.

Reste que malgré l'effondrement des espérances, ces avancées ont produit un autre regard, une autre manière d'entendre la folie. Un point néanmoins reste acquis : les différents dispositifs actuels (secteurs, hôpitaux de jour, appartements thérapeutiques) ne représentent plus les solutions miracles dont « on » espérait tout, mais des praticables susceptibles — un temps — d'entendre et de traiter les psychiatrisés, un par un, autrement. Reste aussi que beaucoup des propositions de l'antipsychiatrie des années folles ont été reprises par le social qui, à son tour, a pu les détourner. Désormais, face à l'offensive des généticiens et des chimiothérapeutes, le projet n'est plus de promouvoir la protestation antipsychiatrique, mais bien ce qui a pu être désigné par le terme de « bris-collages »[16]

N'est-ce pas ce même « bris-collages », quatorze ans après la fin du Laboratoire, de *L'Ordinaire du psychanalyste,* du Groupe Chili, et du Groupe Philippe Girard qui nous amène à poser ici aujourd'hui la question de l'Histoire, et de ce qui, de l'Histoire, fait trace dans l'inconscient ? Ces lointaines résurgences, souvent dépourvues de l'éclat que cette époque donnait aux gens et aux choses, témoignent que ce qui semblait s'être définitivement brisé continue à représenter une tâche que la fin des idéologies constitue en impératif.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

D'autre part, les expériences, telles que celles de Basaglia et d'autres antipsychiatres, ont montré très rapidement leurs limites : la libération des fous dans la ville a été purement et simplement reprise par l'idéologie reaganienne transformant d'anciens psychiatrisés en *homeless*.

Pour conclure, à l'heure où les déliaisons mortelles sont à l'œuvre en l'espèce de la montée des réflexes ethnicistes tribaux, peut-on aujourd'hui tourner le dos au symptôme social et continuer à se prétendre psychiatre ou psychanalyste ? Ici ou là, la réponse est désormais donnée : il n'est pas de groupe d'analystes qui n'interroge le social et il n'est pas de psychiatre qui, à un moment donné de son parcours, n'interroge sa pratique à la lumière du politique d'une part, et de l'inconscient d'autre part.

Faire le deuil des idéologies dans ce qu'elles pouvaient avoir de plus flamboyant et reconnaître dans le même temps l'entame de celles-ci dans notre pratique quotidienne représente un travail de deuil qui tend à illustrer pleinement que ces années ne furent pas aussi déraisonnables qu'on pourrait le penser.

Mais folles, elles le furent sûrement.

*Chapeau de la revue *Panoramiques* dans laquelle est publié cet article. Numéro ayant pour titre : « Les années de l'utopie. Bilan critique des idées sages et folles des décennies 60 et 70 », n° 10, directeur : Guy Hennebelle, Paris, Éd. Arléa-Corlet, 1993, p. 166-175.

1 Après l'indépendance de l'Algérie, ce mouvement devait s'investir dans le Front de soutien à la Révolution algérienne de Mohammed Boudiaf contre Ben Bella.

2 Rappelons (j'en fus un témoin actif et étonné) que l'Odéon fut pris par une dizaine de personnes, dont quatre psychanalystes.

3 Cf. le pamphlet de Mme Chasseguet-Smirgel, *L'univers contestationnaire* qui, reprenant scandaleusement le titre de l'ouvrage princeps de David Rousset sur les camps de concentration (*L'univers concentrationnaire*), développa des thèses violemment conservatrices, jouant de la psychanalyse appliquée pour traîner dans la boue le mouvement de 68.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

4 Cf. le texte de Freud, « Malaise dans la civilisation ».

5 Il est évident que c'est dans l'ombre du maximalisme défait en juin 68 et des effets encore insus de cette période dite « années Maspero » que ce que j'appelais le « rush vers les divans » peut s'expliquer et s'entendre : la défaite de ce mouvement, le relais que semblait représenter la psychanalyse pour beaucoup des acteurs de cette révolte allaient amener un certain nombre d'entre eux à s'engager dans une psychanalyse personnelle.

6 Jouant de l'homographie entre S (sujet barré) de Lacan et le sigle de la monnaie US.

7 Radmilla Zygouris et le signataire de ces lignes.

8 Nous pouvons nous demander aujourd'hui si la vogue du maoïsme dans une grande partie du *must* psychanalytique de l'époque n'en fut pas l'illustration.

9 Je dois à Pascale Hassoun et à son article « Du Groupe Lander au Groupe Chili : une page d'histoire de l'École freudienne de Paris (1968-1980) », paru dans la *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 1992, 5, ce survol des temps forts des crises qui secouèrent l'École freudienne de Paris de 1969 à 1980. Anne-Lise Stern, l'une des fondatrices du Laboratoire, est psychanalyste et ancienne déporté.

10 Il semble avéré aujourd'hui qu'on ait tenu la main à Lacan lors de la rédaction de la dite « Lettre de dissolution ». Pour ma part, dans ma réponse à Lacan, je qualifie cet « acte » de passage à l'acte et de lock-out.

11 Loi qui régit l'internement d'office des psychotiques.

12 Voir annexe.

13 Histoire de la psychiatrie sur les lieux où elle est faite. / Recensement des recherches sur le mode d'intervention psychiatrique contemporain dans chaque institution. / La psychanalyse. / Étude de l'influence des acquis de la recherche psychanalytique et psychiatrique sur le discours de la classe dominante.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

14 Cette charte comporte 36 articles-exigences signées par le GIA, *Gardes fous,* Marge, AERLIP (mouvement de travailleurs de la santé mentale), CLH (comité de lutte des handicapés), p. 30 de la revue *Gardesfous* n° 11/12.

15 Cf. Yankélévitch.

16 Selon le terme de Patrick Chemla du Centre Antonin-Artaud de Reims.

BIBLIOGRAPHIE

Recherches n° 1.

Hassoun (P.), « Du Groupe Lander au Groupe Chili : une page d'histoire de l'École freudienne de Paris (1968-1980) », in *Revue internationale de l'histoire psychanalytique*, 1992, 5.

Revue *Gardes fous* n° 1 à n° 12.

Revue *Partisans,* « Gardes Fous arrêtez de vous serrer les coudes » — « Sexualité et répression », n° 66-67.

Cahiers pour la Folie.

Marge.

Roudinesco (E.), *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Seuil.

Et pour mémoire, citons les ouvrages de psychiatrie publiés par les éditions Maspero (série psychiatrie, dirigée par Roger Gentis et Horace Torrubia) :

Roger Gentis, *Guérir la vie,* 1971

R. D. Laing, A. Esterson, *L'équilibre mental, la folie et la famille*, 1971.

Jean-Olivier Majastre, *L'introduction du changement dans un hôpital psychiatrique public,* 1972.

Félix Guattari, *Psychanalyse et transversalité,* préface de Gilles Deleuze, 1972.

Psychiatrie politique, L'affaire de Heidelberg (SPK). Commentaire de

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

Tilo Held, 1972.

Gregorio Bermann, *La santé mentale en Chine* suivi de « Matérialisme dialectique, psychiatrie et psychanalyse » par Alain Barbaste, 1972.

Roger Gentis, *La psychiatrie doit être faite/défaite par tous,* 1973.

Robert Castel, *Le psychanalysme,* 1973.

Irène Baloste-Fouletier, *Chronique de l'ordre asilaire,* 1973.

Emma Santos, *Lu mulcastrée,* 19973.

Danielle Storper-Pebez, La *folie colonisée,* 1974.

Philippe et Edmée Koechlin, *Corridor de sécurité,* 1974.

R. N. Rapoport, *La communauté thérapeutique,* présentation de Gérard Bléandonu, 1974.

Marc Burton, *Vous qui entrez,* préface de Roger Gentis, 1976.

ANNEXE : PROJET DE CHARTE DES INTERNÉS

Nous exigeons l'abolition de la loi de 1838 :

1. c'est-à-dire la suppression du placement d'office et du placement volontaire, et la suppression à Paris de l'infirmerie spéciale de la Préfecture de Police, rue Cabanis à Paris (14') qui matérialise la relation qui existe entre la pseudoscience psychiatrique et l'instrument répressif qu'est la police.

   Concernant les médicaments, nous exigeons :
2. l'abolition des traitements irréversibles (électrochocs, chirurgie du cerveau...),),
3. la connaissance du traitement appliqué et ses effets secondaires éventuels,
4. le droit de refus d'un traitement ou d'un médicament, c'est-à-dire un droit de contrôle effectif sur les traitements,
5. le droit d'être informés lorsqu'un médicament en est à son stade expérimental,
6. le droit d'être en possession d'une ordonnance claire, en écriture non chiffrée, nous permettant de contrôler ce que nous recevons des infirmiers, qui l'exécuteront sous nos yeux et non à l'avance, afin d'éviter les traitements parallèles,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

7. le droit pour tout interné de consulter à tout moment son dossier, lui permettant, entre autres choses, d'appeler en justice.

Concernant les recours, nous exigeons :

8. que soit appliquée la circulaire ministérielle n° 1 796 de M. Jacques Baudoin du 20-4-73 dans laquelle il est dit que : « Le secret médical n'est pas opposable au malade. Ce dernier peut se faire remettre tout ou partie de son dossier médical, soit le faire remettre en communiqué au médecin ainsi qu'à des tiers. il peut notamment décider de produire ce dernier en justice. »
9. le respect de la fameuse notion du libre choix par le malade de son médecin,
10. qu'un logement soit assuré après la sortie et qu'une indemnité journalière ou de chômage soit allouée, jusqu'à l'obtention du travail,
11. l'abolition de l'envoi de renseignements à la police concernant notre séjour à l'hôpital (destruction du fichier des aliénés dits « dangereux ») et la non-consultation du livre des entrées par le Parquet qui le retransmet aux commissariats.

Concernant la vie à l'intérieur de l'hôpital, nous exigeons :

12. l'abolition du travail forcé, sous prétexte d'ergothérapie (ménage, service de cantine ou travail à façon...),
13. une rémunération des tâches indexées sur les tarifs en vigueur à l'extérieur de l'hôpital,
14. le pouvoir de décision dans les associations gérant le travail des pensionnaires,
15. le libre choix des horaires de lever et de coucher,
16. la suppression des restrictions du droit de visites pour des raisons médicales ou autres,
17. la suppression de toute censure, tant du courrier que des conversations téléphoniques,
18. la presse libre et effective à l'intérieur de l'hôpital,
19. le droit effectif d'affichage avec tableau sans aucune censure,
20. une salle commune de réunion inter-service ouverte en permanence et à tout le monde,
21. le libre droit d'assemblée et de critique des traitements et de la vie de l'hôpital,
22. la suppression des grands dortoirs,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan

23. la suppression de la permission de parc : celui-ci est à tout le monde,
24. le droit de conserver ses vêtements et affaires personnelles et pouvoir les mettre en sûreté sans intervention du personnel,
25. l'extension de la mixité à tous les hôpitaux psychiatriques et de la mise à disposition de chambres indépendantes permettant que cette mixité ne soit pas un simple mot,
26. nous refusons les changements arbitraires d'hôpital, de service ou de chambre sans l'accord de l'interné lui-même,
27. nous exigeons d'être présents et assistés de la personne de notre choix pour tout entretien nous concernant entre des membres du corps médical ou administratif ainsi que de ceux-ci avec des tiers,
28. nous exigeons l'abrogation de la loi de 1954 sur les alcooliques,
29. le libre accès à la contraception, à l'avortement, à la grossesse et à toutes informations concernant ces trois points.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.93.181.57 - 17/12/2013 10h35. © L'Harmattan